

réputations innocentes sauva-t-elle des mauvais bruits qu'allait semer la haine d'un ennemi ou la jalousie d'un concurrent ! Combien de fois, par un triste silence ou par un sévère regard, étouffa-t-elle dans sa naissance une calomnie qui aurait causé des divisions éternelles ! Combien de fois arrêta-t-elle, par autorité, le coup mortel qu'une langue cruelle allait porter à l'honneur ou à la fortune d'une famille !

Qu'attendez-vous d'une vie si sage et si chrétienne ? ce qui en est la suite et la récompense, une mort soutenue par une sainte résignation et par une heureuse patience.

SECONDE PARTIE.

« Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur, » dit l'Apôtre. C'est lui qui m'a fait et qui m'a créé, et qui me réduit au néant sans que je le sache : je reconnais en l'un et en l'autre sa souveraineté, ma dépendance. Mais quoique nous vivions en Dieu, et que Dieu nous fasse vivre, il semble qu'en mourant nous soyons encore plus à lui. Il étend sa main, et il déploie sur nous sa puissance ; il entre en possession pour l'éternité et de nos corps et de nos âmes ; il consomme en nous ses miséricordes ou ses justices ; il nous arrache au monde, à nos plaisirs, à nous-mêmes ; et, dans cet état de séparation et d'humiliation, nos volontés à son égard doivent être plus patientes et plus soumises.

Telle était la disposition de notre princesse. Je n'ai fait jusqu'ici que louer d'heureuses vertus, et qu'amasser, pour ainsi dire, les fleurs qui parent la victime. Je viens à celles que produit la tribulation, et qui font l'appareil et la consommation du sacrifice. N'attendez pas, Messieurs, que je ménage vos es-

prits, ou que, par des figures étudiées, je flatte ou j'irrite votre douleur. La mort de madame la dauphine est une de ces morts précieuses qui couronnent une belle vie, qui font naître les soupirs, et qui les étouffent, et qui, après avoir attendri par la compassion, rassurent par la piété et consolent par l'espérance.

Elle s'y prépara par la retraite. Elle connut les inutilités et les corruptions du monde ; et je ne sais quels pressentimens d'une fin prochaine lui en donnèrent du dégoût. On la vit renoncer insensiblement aux plaisirs, et se faire une solitude où elle pût se dérober à sa propre grandeur, et jouir d'une paix profonde au milieu d'une cour tumultueuse.

Je sais ce que vous pensez, Messieurs, que les princesses comme elles ne sont pas faites ordinairement pour la solitude ; qu'elles se doivent au public ; qu'encore qu'elles ne veuillent être qu'à Dieu, leur condition les oblige à se prêter quelquefois au monde, pour être comme les liens entre les souverains et les sujets qui les approchent ; pour remplir les jours vides des courtisans, et leur ôter l'ennui d'une triste et pénible oisiveté ; pour calmer et suspendre, par d'honnêtes et nécessaires divertissemens, les passions secrètes qui les dévorent, et pour entretenir entre eux la paix et la société, en les rassemblant tous les jours auprès du trône qu'ils réverent.

Mais qui ne sait que, selon l'Apôtre (1), « nous ne sommes pas débiteurs à la chair pour vivre selon la chair ; » que le détachement du monde est la première vocation et le premier vœu de l'âme chrétienne ; et que la religion de Jésus-Christ est une religion de séparation et de solitude ? Il y a, direz-vous, un éloignement d'esprit et de mœurs, et une retraite en soi-même, qui, dans le commer-

(1) Rom. 8

ce des hommes, séparent invisiblement les justes d'avec les pécheurs, et mettent les uns à couvert des dissipations et des convoitises des autres.

Mais qu'il est difficile qu'au milieu de tant de passions, si l'innocence ne se perd, du moins elle ne s'affaiblisse ! A force de voir la vanité, on s'accoutume à la connaître et à l'aimer. De tant d'objets qui frappent les sens, il s'en trouve toujours quelques-uns qui se glissent jusqu'au cœur ; et les saints Pères nous enseignent qu'il y a dans le siècle des séductions imperceptibles, et qu'il faut moins de force pour y renoncer, que pour s'y maintenir avec la sagesse et la modération que Dieu demande.

Saintes vérités, dont notre princesse était pénétrée, que n'êtes-vous connues à ces âmes, dirai-je trompeuses, dirai-je trompées, qui, pour plaire à Dieu, et pour plaire aux hommes, accommodent la religion avec les plaisirs ; regardent quelquefois le Ciel sans perdre la terre de vue, et se font honneur d'une dévotion qui n'exclut pas les empressemens ni les affections du siècle : comme si l'on pouvait mêler aux grâces de Jésus-Christ les consolations et les joies humaines, et jouir de la paix de la sainte Sion parmi les troubles et la confusion de Babylone ?

Madame la dauphine voulut éviter ces dangers. Jeux, conversations, spectacles, rien ne la tira de sa solitude. L'exemple récent d'une reine que la France admirera et pleurera éternellement lui paraissait au-dessus de la portée de sa vertu. « Que suis-je, disait-elle, auprès d'une sainte en qui la grâce avait purifié tous les sentimens de la nature ; également pieuse dans ses austérités et dans ses condescendances, qui savait trouver Dieu la même où souvent les autres le perdent ? » Ainsi retenue par une triste et secrète langueur, tantôt elle cultivait son esprit par la lecture des histoires édifiantes, et nourrissait sa piété du suc et de la

substance des saintes Ecritures ; tantôt occupée à l'ouvrage, mêlant industrieusement l'or à la soie, elle employait l'adresse, et, pour parler avec le Sage (1), le conseil et la prudence de ses mains royales, à la décoration des autels et à la gloire du tabernacle. Tantôt, après ses prières accoutumées, s'abaissant jusqu'à son néant, ou s'élevant jusqu'à Dieu par la foi et la méditation de ses mystères, elle lui demandait sa grâce, et lui offrait un cœur contrit et humilié.

C'est alors, mon Dieu, que vous lui parliez dans la solitude où vous-même l'aviez conduite : vous vouliez qu'elle mourût peu à peu et comme par degrés au monde ; qu'elle perdît insensiblement le goût des plaisirs et des vanités, et qu'ayant à mourir dans votre paix et dans votre amour, sa vie fût auparavant cachée en vous avec Jésus-Christ.

Quelle vie, Messieurs ! Une vie souffrante et crucifiée. A ce mot, combien de tristes objets viennent s'offrir à ma pensée ! une langueur qui semble d'abord plus incommode que dangereuse ; des maux d'autant plus à plaindre que, n'étant pas assez connus, ils n'étaient pas peut-être assez plaints ; des remèdes aussi cruels que les maux mêmes ; des douleurs vives et longues tout ensemble : les humiliations de l'esprit jointes à celles du corps ; les forces de la nature usées par le soin même qu'on prend de la soutenir ; l'art des guérisons impuissant, et toutes les ressources réduites à la patience et à la mort de cette princesse.

Je ne crains pas d'avancer ici le pitoyable récit de ses peines. Pourquoi ne dirai-je pas sans crainte ce qu'elle a prévu, ce qu'elle a souffert sans faiblesse ? Elle fit de tous ses maux, comme l'épouse des Cantiques (2), un faisceau de myrrhe, qu'elle reçut des mains de son bien-aimé, et qu'elle mit dans son

(1) Prov. 31. — (2) Cant. 2.

sein, comme une marque précieuse de son amour et de ses volontés sur elle. Elle attendit ces mauvais jours que le Ciel lui préparait, pour en composer avec soumission les exercices de sa piété et le cours de sa pénitence. Elle vit toutes les dimensions de sa croix, et résolut de s'y laisser attacher sans se plaindre, et de faire du supplice de ses péchés un sacrifice volontaire de sa vie. Prévenue des bénédictions et des miséricordes du Seigneur, au travers même des nuages qu'un corps corruptible et mourant élève jusque dans l'esprit, les yeux éclairés de sa foi découvrirent la main paternelle qui la frappait pour éprouver sa fidélité et sa confiance.

Loin d'étendre sa vue sur les espérances trompeuses d'un heureux avenir, elle se dit mille fois (1) : « Le jour du Seigneur approche. » Près de paraître devant le tribunal de sa justice, elle se présenta souvent à celui de sa miséricorde, après une exacte recherche de ses actions et de ses pensées. Péché, affection au péché, ombres et apparences du péché, elle vous poursuivait dans les plus secrets replis de son ame. Rien n'échappait aux soins ni aux lumières de sa pénitence : elle craignait tout ; elle pesait tout au poids du sanctuaire, comptant pour grand tout ce qui peut déplaire à Dieu, quelque léger qu'il fût en lui-même, et considérant non pas l'importance du commandement, mais la dignité du Dieu qui commande. Ne vous figurez pas ici une faiblesse de scrupule, mais une délicatesse de vertu, un grand désir de la pureté, et une humilité profonde. Trois jours lui suffisaient à peine pour régler ses confessions ordinaires ; et combien en prit-elle dans le cours de sa maladie, pour repasser dans l'amertume de son ame toutes les années de sa vie, dérobant, pour ainsi dire, à la douleur de ses maux tout le temps qu'elle pouvait donner au repentir de ses péchés !

(1) *Isa. 13.*

Vous qui, dans vos confessions précipitées, n'examinez que la surface de votre ame ; qui ne pouvez haïr vos péchés que vous ne vous donniez pas le temps de connaître ; qui, sous un air de pénitent, portez encore un cœur coupable ; qui ne vous présentez au sacrement de réconciliation que pour arracher à l'Eglise une absolution qui vous lie encore davantage, et qui semble, en retenant une partie de vos fautes, ne dire l'autre que pour apaiser les remords de vos consciences ; condamnez-vous aujourd'hui sur les soins et sur l'exactitude de cette princesse.

Lavée ainsi dans le sang de l'Agneau, elle prit de nouvelles forces pour soutenir des maux pressans, et pour attendre une mort tardive. Quand elle vient en peu de temps, cette mort toujours amère et toujours cruelle, on n'a pas le loisir de la voir avec tout ce qu'elle a d'affreux. Les sens ont toute leur vigueur : on a, pour ainsi dire, son ame encore tout entière : on oppose à ses maux une constance ramassée : la patience se soutient par le désir de vivre, ou par l'espérance même de mourir. Mais lorsqu'il faut souffrir une longue et pénible langueur ; qu'un cœur est rempli d'amertume, et devient à charge à lui-même ; qu'affoibli du passé, accablé du présent, on est encore effrayé de l'avenir, qu'il est à craindre que l'inquiétude et l'impatience ne diminuent un peu la soumission et la foi ! Une pénitence continuée n'est pas toujours également volontaire, et on est las de porter sa croix, quand il faut la porter si loin.

Madame la dauphine, dans toute sa tribulation, n'est point sortie des mains de Dieu ni de l'ordre de sa providence : elle a vu, sans murmurer, les débris de son corps mortel ; et joignant à la fermeté qu'elle tenait de la nature, celle que la piété lui avait acquise, elle a senti jusqu'où va la misère humaine, jus-

qu'où vont les miséricordes divines. La maladie ou la santé lui devirent indifférentes. Que demandait-elle à Dieu dans ses prières ? Sa grâce, rien de plus. On faisait mille vœux pour sa guérison : on la pria d'y joindre son intention. « Quelle intention puis-je avoir, disait-elle, sinon que la volonté du Seigneur s'accomplisse ? » Quel temps pensez-vous qu'elle voulait donner à ses peines ? Autant qu'il en fallait pour expier ses péchés. Combien de fois, s'unissant en esprit à Jésus-Christ crucifié, lui offrit-elle son cœur et son mal, afin qu'il fortifiât l'un, et qu'il augmentât ou adoucît l'autre ! Combien de fois humiliée, mais non pas abattue, lui dit-elle avec une humble confiance, comme cet homme de l'Évangile (1) : « Si vous voulez me guérir, Seigneur, vous le pouvez. » Mais aussi combien de fois, l'adorant comme sa fin et son principe, disait-elle ces paroles d'un roi soumis et pénitent : Ma vie est dans sa volonté : *vita in voluntate ejus* (2) ! C'est ainsi qu'elle s'élevait au-dessus d'elle-même, et de la mort qu'elle craignait.

La mort qu'elle craignait ! Ne fais-je point de tort à sa religion et à son courage, et ne me contredis-je point ? Non, Messieurs, cette crainte d'amour et de pénitence n'a rien de lâche. Elle se regardait comme une pécheresse frappée de la main de Dieu. Elle savait que les anges, tout spirituels et célestes qu'ils sont, ne sont pas assez purs en sa présence. Elle avouait qu'il y a dans la grandeur, quoique innocente, je ne sais quel esprit d'orgueil et de mollesse contraire à l'humilité et aux souffrances de Jésus-Christ. Aussi eut-elle recours aux remèdes de l'âme dans le temps qu'elle méprisait ceux du corps. Sa conscience acheva de se purifier, et tout l'appareil de la mort ne fit que redoubler son zèle et sa componction

(1) *Math.* 8.—(2) *Ps.* 29.

Avec quels sentimens de reconnaissance et d'amour reçut-elle le saint viatique ! Que n'êtes-vous à ma place dans cette chaire, éloquent et pieux prélat, qui portiez ce pain vivant avec la parole de vie ! Vous l'avez vu, et vous diriez en des termes plus énergiques, que la foi ranimant la nature, elle sentit vivement la charité de Jésus-Christ : qu'elle le vit au travers des voiles mystérieux qui le couvrent : qu'elle sortit comme hors d'elle-même pour aller au-devant de lui : qu'après d'inutiles efforts pour se relever, retombant comme sous le poids de la Divinité présente, par respect moins que par faiblesse, elle reçut ce dernier gage de son amour comme le sceau de sa prédestination éternelle.

Que ne puis-je vous exprimer avec quelle présence d'esprit elle ménagea ce qui lui restait de momens précieux, pour délier les nœuds qui l'attachaient encore au monde ? Avec quelle candeur elle ouvrit son cœur au roi, humiliée devant lui, et touchée non pas de sa grandeur, de sa gloire ou de sa puissance : Dieu seul, devant qui elle allait comparaître, lui paraissait grand ; mais de sa religion, de sa justice, de sa bonté et du mérite de sa personne ! Avec quelle douceur elle leva vers monseigneur ses yeux mourans et ses mains tremblantes : ses yeux qu'elle avait toujours arrêtés sur lui, comme sur l'unique objet de sa tendresse : ses mains qu'elle avait si souvent levées au ciel, lorsqu'il s'exposait à tous les périls de la guerre, et qu'elle occupait, dans les transports de sa joie, à lui préparer des couronnes après ses victoires ! S'il restait encore en son cœur quelque endroit sensible, c'était à l'amour, à la gloire, et plus encore au salut de ce prince.

Tout s'attendrissait, tout fondait en larmes : la sainte onction qu'on lui donnait, les tristes prières qu'on faisait pour elle, la croix de Jésus-Christ qu'elle embrassait, le pardon qu'elle demandait,

tantôt à Dieu, tantôt aux hommes; la compassion qu'on avait pour elle, et celle qu'elle avait pour ceux qui l'avaient servie, causaient une douleur qui portait la consolation, mais aussi le trouble dans l'ame; elle seule, Messieurs, elle seule demeurerait tranquille.

Maitresse de son esprit, et tout occupée de ses devoirs, au milieu même des horreurs de la mort, elle voulut bénir les jeunes princes, ses enfans, celui-là même qu'elle croyait être l'enfant de sa douleur; et recueillant sa force avec sa sagesse: « Voyez, » dit-elle, mes enfans, l'état où Dieu m'a mise, » et que cela vous porte à le servir et à le craindre; » rendez au Roi et à Monseigneur l'obéissance que vous leur devez: souvenez-vous du sang d'où vous êtes sortis, et ne faites rien qui en soit indigne. » Prince (1), qui faites aujourd'hui les espérances et les délices de la France, que pourrais-je vous dire de plus touchant? Puissent ces efficaces et saintes paroles être éternellement gravées dans votre esprit! et dans le temps que, sous les ordres du roi, dont le Ciel a toujours béni les armes, un père victorieux va par mille actions éclatantes vous tracer le chemin de la gloire, puisse le pieux souvenir d'une mère infirme et mourante maintenir dans votre cœur une vive impression de la crainte de Dieu et de l'humilité chrétienne!

Vos souhaits seront accomplis, pieuse princesse: fermez, fermez pour jamais vos yeux à la vanité que vous avez connue, et que vous avez méprisée. Pour nous, mes frères, ouvrons-les pour la connaître et pour nous en désabuser. Quels conseils nous faut-il? quelles raisons? quels exemples? Nous voyons mourir tous les jours nos inférieurs, nos égaux, nos maîtres. Nous portons en nous-mêmes une voix et une réponse de mort, comme parle l'A-

(1) M. le duc de Bourgogne.

pôtre (1); une sentence qui se prononce et qui s'exécute incessamment par l'affaiblissement et la diminution continuelle de notre vie: et nous sommes aveugles et insensibles! A la vue de cette mort que nous pleurons, touché de douleur et baigné de larmes, vous reconnûtes votre néant, grand Roi, et vous dites: « C'est ainsi que nous finissons: voilà » qui nous égale tous. » Job au milieu de ses infortunes parlait ainsi (2): « Celui-ci meurt dans les » prospérités et dans les richesses, celui-là dans la » misère et dans l'amertume de son ame; et les uns » et les autres dormiront ensemble dans la même » poussière. » Et vous, lorsque votre grandeur et votre puissance semblent éclater davantage, vous donnez à votre cour et prenez pour vous-même cette leçon si salutaire.

Pour nous, Messieurs, nous voyons ce lugubre appareil et ces tristes cérémonies, peut-être sans fruit et sans réflexions sur nous-mêmes. Une tristesse superficielle compose pour un temps le visage et la contenance; mais l'esprit et le cœur n'en sont pas frappés. Notre penchant nous porte à des idées plus agréables: nous nous livrons à nos plaisirs, le siècle présent nous entraîne, les bons ou les mauvais succès nous enflent ou nous inquiètent, nous ne pensons ni à la mort dont Dieu nous menace, ni à l'immortalité qu'il nous promet. Si nous n'étions chrétiens que pour cette vie, et si nous n'espérions qu'aux biens de ce monde, nous serions peut-être excusables; mais, par la grâce de Jésus-Christ, nous sommes chrétiens pour l'autre vie, et c'est en Dieu seul que se fondent nos espérances.

Oublions donc ce qui n'est que périssable et passager, pour nous attacher à ce qui est notre partage éternel; et, pour finir par où j'ai commencé, disons-

(1) 2 Cor. 1.—(2) Job. 21.

nous sans cesse, selon le conseil de saint Augustin : « Toutes choses passent comme l'ombre, » pour nous exciter à la pénitence ou pour renouveler notre ferveur, de peur de dire un jour inutilement : « Toutes choses ont passé comme l'ombre, » pour nous reprocher notre oisiveté, et pour nous plaindre de nos pertes irréparables. Fasse le Ciel que nous profitions du temps, des grâces et des exemples que Dieu nous offre; et qu'après nous être unis à lui par la foi, nous jouissions de lui par la charité aux siècles des siècles.

ORAIISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT ET TRÈS-PUISSANT SEIGNEUR

MESSIRE CHARLES DE SAINTE-MAURE,
DUC DE MONTAUSIER, PAIR DE FRANCE;

Prononcée dans l'église des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, le 11 août 1690.

Sicut ambulavit in conspectu tuo, in veritate et justitiâ, et recto corde tecum, custodisti ei misericordiam grandem.

Comme il a marché devant vous, Seigneur, dans la vérité, dans la justice, et dans la droiture du cœur, vous lui avez conservé votre grande miséricorde. 3 Reg. c. 3.

Ce fut après un solennel et magnifique sacrifice (1), où coula le sang de mille victimes, dans la ferveur de la prière, en présence du Dieu d'Israël, que Salomon, déjà rempli de son esprit et de sa sagesse, fit cet éloge du roi son père; et c'est dans la solennité des saints mystères, parmi les vœux et les suffrages des fidèles, à la face de ces autels où Jésus-Christ, sauveur du monde, hostie pure et salutaire, se présente aux yeux de ma foi, et s'immole pour les vivans et pour les morts, que j'applique ce même éloge à très-haut, très-puissant seigneur, messire Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier, pair de France, gouverneur de Normandie, chevalier des ordres du roi, ci-devant gouverneur de monseigneur le Dauphin.

(1) Mille hostias obtulit Salomon. 3 Reg. 3. Apparuit autem Dominus Salomoni. *Ibid.*